

L'Iran, aujourd'hui

NB : Le présent ouvrage est une synthèse à partir des propos échangés, et ne saurait donc être tenu pour un verbatim engageant les participants.

*Texte : Philippe Ratte
Maquette : David Dumand*

© Fondation Prospective et Innovation, février 2016
© Ginkgo Éditeur pour la présente édition
ISBN : 978-2-84679-272-1

Ginkgo Éditeur
33, boulevard Arago
75013 Paris

www.ginkgo-editeur.fr

Préface de
JEAN-PIERRE RAFFARIN
Président de la Commission des Affaires Étrangères,
de la Défense et des Forces Armées du Sénat
Ancien Premier Ministre

L'Iran, aujourd'hui

Petit-déjeuner débat autour de
M. BERNARD HOURCADE,
Directeur de Recherche honoraire au CNRS

sous la présidence de
JEAN-PIERRE RAFFARIN
Président de la Fondation Prospective et Innovation

Palais du Luxembourg, le 11 février 2016

GINKGO
éditeur



M. Bernard HOURCADE est docteur en géographie, directeur de recherches honoraire au CNRS, spécialiste de l'Iran qui a fait de sa part l'objet de très nombreux articles, d'ouvrages et de communications. Ses travaux lui ont

valu plusieurs prix français et iraniens. Il a créé et anime le site Irancarto (www.irancarto.cnrs.fr) qui procure un atlas très varié de l'Iran, actualisé en permanence. Ses publications sont déposées dans HALSHS (archives ouvertes). Il est membre de nombreuses sociétés scientifiques et de plusieurs comités de rédaction de revues françaises et étrangères spécialisées sur le Moyen Orient.



Le présent ouvrage présente également en annexe 2 les supports documentaires présentés par **M. Mahdi Yazdizadeh**, Partner de **Prosperous Capital Partners**, an Iran Focused Private Equity & Investment Advisory, à l'appui de sa conférence :

Iran –The Last Frontier Market

Recent Developments & What to Expect

lors d'une table ronde du salon International Private Equity Market tenu à Cannes – 17-19 février 2016.

Résumé : L'accord du 14 juillet 2015 sur le nucléaire iranien a mis terme à trente-sept ans d'isolement de ce pays. On ne sort pas indemne d'un tel tunnel historique, de part ni d'autre. À l'heure où les fondamentaux de la longue durée reprennent leurs droits au regard d'une révolution devenue d'emblée très islamique et désormais en passe de se réaccorder au monde ambiant, ni les Iraniens, ni le reste du monde ne sont vraiment prêts à passer aisément en mode nouveau. Il faudra un peu de temps pour réussir une transition graduelle qui tienne compte d'aspects contrastés, entre ambition éternelle du peuple iranien et situation actuelle de la nation, entre patrimoine de la révolution islamique et aspirations à d'autres dimensions, entre considérations géopolitiques et dynamiques économiques ou sociologiques. À l'orée d'un nouvel âge, l'Iran se présente un peu comme un vieillard nouveau-né, recru d'expérience et cependant à l'état natif, comme un oxymore à déchiffrer, ce qui n'est pas facile, et surtout à aborder pour agir, ce qui requiert pour le moins du tact et du discernement, mais peut être d'abord de la bonne volonté réciproque.





L'empire achéménide (550-330 avant JC)

Préface	9
JEAN-PIERRE RAFFARIN	
Introduction	15
CHAPITRE I	23
IMPRESSIONS SOLEIL LEVANT	
CHAPITRE II	30
AGGIORNAMENTO OU GRAND CARÉNAGE ?	
CHAPITRE III	37
ALLEGRO, MA NON TROPPO	
CHAPITRE IV	44
LA FORCE DES CHOSES	
CHAPITRE V	48
LE TERRITOIRE ET LE RÉSEAU	
CHAPITRE VI	58
UNE PUISSANCE TRANSFORMATRICE	
CHAPITRE VII	62
L'IRAN N'EST PLUS L'IRAN	
Annexe 1	77
Annexe 2	91

Préface

JEAN-PIERRE RAFFARIN
Ancien Premier Ministre
Président de la Commission des Affaires Étrangères,
de la Défense et des Forces Armées du Sénat

Prospective et Innovation... l'histoire n'avance que par ruptures et continuités. Il ne faut ni manquer les unes, ni méconnaître les autres. Le neuf n'est jamais complètement autre, le perpétuel n'est jamais vraiment le même.

Pour décider et s'orienter, il est bon de s'aider du sens chinois des transformations silencieuses et de la sensibilité occidentale aux surgissements imprévus, sonores ou pas. Pour se féconder et déboucher sur une analyse raisonnablement juste, ces ressources contraires demandent l'appui d'une information inlassablement étendue, d'une libre discussion maintenue ouverte, enfin d'un jugement à la fois audacieux et pondéré. Car il faut bien finir par trancher, sans rien retrancher.

La chose est à la fois délicate et urgente s'agissant de l'Iran

Depuis les guerres médiques, l'Occident sans y songer a rangé la Perse au nombre des peuples d'au-delà de son aire. Montesquieu eut beau en

rappeler le haut degré de civilisation en choisissant de faire jauger son siècle par deux Persans, l'Iran fut traité par le grand jeu impérial du siècle suivant comme un espace à disposition. Et cela dura sans vergogne jusqu'à 1953, lorsque Mossadegh fut déposé comme le serait encore Allende vingt ans plus tard, à la brutale discrétion de l'Amérique.

On s'étonna qu'en 1979 le renversement du Shah alors conforté sur son trône prît un tour aussi véhément et virât si rapidement à la contestation globale de l'Occident en prenant le cours d'une révolution islamique acrimonieuse. On s'indigna. C'était méconnaître la profondeur du ressentiment d'un grand peuple.

Car ce que l'Iran recouvra cette année-là, ce n'est ni simplement la fierté de s'émanciper des avanies contemporaines ni le droit de se camper en champion d'un Islam chi'ite établi chez lui depuis le XV^e siècle, mais l'orgueil d'une civilisation ancrée dans les millénaires et jadis souveraine. La rupture ramenait à la surface des continuités profondes.

L'impétuosité de la transformation imprimée au pays, virant parfois au fanatisme, combinée à la réaction réprobatrice de l'Occident, enferma pour trente-sept ans l'Iran dans une posture raidie d'antinomie envers le cours ambiant du monde, provoquant de graves frictions – terrorisme, guerre, confinement par des sanctions, tension géopolitique majeure à composante nucléaire...

La lente transformation en cours de la géopolitique mondiale, depuis la fin de la guerre froide et l'émergence de nouvelles polarités planétaires, a peu à peu substitué au jeu agressif et superficiel des défis réciproques la sensation d'une urgence pour chacun à s'adapter *du dedans* à un milieu ambiant en transformation : une mutation de cette sorte avait naguère transformé l'URSS post-stalinienne de Brejnev, retranchée et agressive, en nation désireuse de se couler à son tour dans la mondialisation. Une évolution de cet ordre encore gagne lentement le monde entier envers la mondialité, sous l'empire d'une conscience nouvelle d'appartenance à une même terre travaillée par le changement climatique.

Tant l'Iran que le monde ont jugé qu'il devenait plus important de s'adapter conjointement à des transformations plus amples que de persister dans des affrontements crispés. L'accord salué comme historique du 14 juillet 2015, par lequel a été desserré le nœud gordien du dossier nucléaire iranien, a marqué d'un jalon fort ce choix tacite de passer à autre chose.

Autre chose, mais quoi ? Et comment ? La question est ouverte, aussi bien pour les Iraniens au sortir de trente-sept ans de ce qui fut malgré tout un assez pénible isolement sous une emprise intérieure étouffante, que pour leurs nouveaux partenaires impatients de reprendre contact, mais tatonnants.

À l'orée de ce qu'on espère être des temps nouveaux féconds pour tous, il est sage de convenir de part et d'autre qu'on se connaît mal : assez symptomatiquement, pour la première fois depuis le temps des *Lettres Persanes*, la chaire de persan à l'Ecole des Langues Orientales est vacante faute de professeur pour l'occuper. L'Iran était sorti de l'écran de nos radars – car telle est la propension d'aujourd'hui, si différente des pulsions d'autrefois : on ne combat plus ce qui dérange, on l'ignore et on passe outre, laissant à l'oubli le soin de le résorber. Le plus grand risque pour un pays n'est plus d'être attaqué, mais d'être contourné et délaissé. Et ce danger en couve d'autres à terme pour ceux qui ont choisi les commodités de cette esquivé résolutoire : une zone grise finit toujours par noircir.

À demeurant, on ne peut ignorer un pays de 80 millions d'habitants qui est depuis des millénaires le pivot géopolitique de l'Asie centrale et du Proche Orient, le foyer d'une des trois ou quatre plus grandes civilisations de l'histoire humaine, la souche ou le chaînon manquant, comme on voudra, de cet étrange concept que sont les « Indo-Européens », puisqu'entre les Indes et l'Europe il y a justement la Perse.

Aujourd'hui que le retour de la Chine à son rang millénaire dans la pondération de l'humanité ramène vers l'Orient éternel l'attention d'un monde qui pendant cinq cents ans n'a bruissé que de « Plus

oultre » vers l'Occident, l'Iran est rappelé à sa place séculaire au centre des relations entre les peuples, et les nouvelles routes de la soie parties de Chine s'étendent déjà vers lui.

La marée profonde de ces continuités en redevenir ne doit pas cependant faire oublier les fractures du passé plus récent ni les aléas de l'avenir immédiat, et justement parce que ce sont des mouvements quasi tectoniques qui semblent à l'œuvre, il est vital de ne pas se méprendre sur les capacités respectives à agir avec sagacité dans le bon sens.

C'est la raison pour laquelle la Fondation Prospective et Innovation, fidèle à sa mission de discernement, a fait appel à M. Bernard Hourcade, spécialiste renommé de l'Iran, pour débattre dans le cadre d'un séminaire privé des perspectives ouvertes le 14 juillet dernier.

Le présent ouvrage, conformément aux usages de la Fondation, reprend le fruit de ces échanges contradictoires sans les imputer à quelqu'autre que ce qu'elle en a retenu et dont elle assume seule la responsabilité.

Après avoir participé, en décembre 2015, à une mission sénatoriale en Iran et avoir rencontré à deux reprises le Président Rohani, j'ai la conviction que la demande de France est restée très forte en Iran.

JEAN-PIERRE RAFFARIN
Président de la Fondation Prospective et Innovation

Introduction

Pendant 37 ans, l'Iran et le reste du monde ont eu l'un pour l'autre une taie sur les yeux. L'un voyait partout la main d'un grand Satan, et les autres, pour diverses que fussent leurs appréciations, s'interrogeaient sur le destin inédit d'un pays emporté par une sorte de prolepse dans sa propre révolution.

Depuis le 14 juillet dernier, date à laquelle a été finalement signé un accord relatif au dossier de l'énergie nucléaire en Iran, qui passait depuis de longues années pour la pierre angulaire des problèmes au Moyen Orient, cette situation a soudain radicalement changé. On pourrait dire que le Shah d'Iran est vraiment mort le 14 juillet 2015, en ce sens que jusqu'à ce moment, tout se passait comme si l'on tenait le régime de la République Islamique pour caduc et même nuisible, et qu'on traitait ce pays en conséquence comme en attente d'une restauration ou d'une alternative, avec lesquelles on pourrait commencer à régler les affaires pendantes.

La signature de l'accord salué unanimement comme historique a scellé la fin de cette hypothèse implicite. Au-delà de ses effets techniques sur le sujet en cause et dans tout un ensemble de domaines impactés, il a

au premier chef pris le caractère d'une reconnaissance officielle de la légitimité internationale du régime en place, dès lors qu'on traitait avec lui d'une question intéressant l'avenir du monde.

De nouvelles cartes en main, pour quel jeu ?

L'effet de détente, et donc de libération de toute une gamme de perspectives, qui en a aussitôt résulté n'en a pas moins laissé et l'Iran et le reste du monde au pied du mur.

D'une part, nombreux sont ceux qui s'interrogent sur l'interprétation à donner à la mue sans laquelle la République Islamique n'en serait pas venue à signer pareil accord.

Mais d'autre part et bien plus gravement, quelle que soit la réponse à cette première question, tant l'Iran que le reste du monde se retrouvent, au moment de convoler, dans l'ignorance l'un de l'autre, à la manière des mariés d'autrefois se découvrant pour la première fois au soir des noces. L'intention y est, mais on ne sait pas bien laquelle, et surtout on est maladroit à savoir comment s'y prendre.

Il est évident que la réponse à ce dilemme sera différente selon qu'on demeure suspicieux ou que l'on s'enthousiasme, selon que l'on fait confiance ou que l'on reste sur ses gardes, d'un côté, de l'autre, ou des deux.

Mais il est tout aussi évident que la réponse ne tardera pas, parce que la force même des choses a déjà commencé à amorcer des relations, et que la dynamique propre de ces dernières façonnera un avenir, bon ou mauvais.

C'est pourquoi il est si important de s'intéresser de près à ce nouveau versant qui s'ouvre pour le cours de l'histoire et des activités humaines, afin de prendre la meilleure décision possible quand à la manière d'entrer dans une dynamique qui, de toutes manières, exercera son attraction : au cours de ces mêmes trente-sept ans exactement qui viennent de se conclure (1979-2016), le monde a eu tout loisir d'expérimenter les stances de ce genre de jugement en choisissant ou pas de rejoindre la transformation de la Chine, restée elle aussi assez longtemps la face cachée de la communauté mondiale.

Et l'on a vu en l'espèce que l'attraction d'une renaissance emportait toutes les préventions, parfois même les prudences. La situation présente de l'Iran n'est pas sans rappeler, mutatis mutandis, la redécouverte qui se fit alors d'une Chine éternelle pleine d'avenir sous les habits usés d'une révolution en bout de course et cependant irréversible et bien établie aux commandes, cherchant à reprendre pied sur le chemin commun.

Main tendue ou piège tendu ? Ce bloc enfariné...

Certains, adeptes de Cassandre, s'alarment de cette tentation, et font valoir que l'heureux dénouement dont tout le monde se félicite est en vérité la suprême ruse d'une dictature religieuse, rouée au machiavélisme, aussi habile à tromper ses ennemis qu'intraitable dans la poursuite de ses objectifs, qui a habilement manœuvré de part en part pour que ses adversaires en viennent à se réjouir d'être tombés dans ses rets.

La phase de tension n'aurait été qu'un détour pour faire apparaître par contraste l'inacceptable comme souhaitable, vieille technique de négociation servie avec talent par une diplomatie raffinée et sophistiquée. Ils font observer qu'on a un peu vite passé l'éponge au nom du nucléaire sur tout un passé de responsabilité majeure de l'Iran dans les méfaits du terrorisme international, et qu'on se leurre en espérant que l'ouverture obtiendra ce que la mise en quarantaine a échoué à produire, à savoir l'érosion de la dictature religieuse. La guerre en Irak et en Syrie n'est pas livrée dans les mêmes termes par l'Iran et l'Alliance occidentale, puisque le régime syrien et ses alliés russes bénéficient de l'appui au sol ~~des~~ forces spéciales iraniennes (Force Qods), tandis que les Occidentaux se font un point d'honneur de combattre ce régime autant que l'État Islamiste, et sont en froid avec les Russes.

D'autres, sans méconnaître toutes ces incertitudes, comparent un mal à un autre et font au surplus confiance aux bienfaits d'une évolution : le danger immédiat et qui empire, c'est le terrorisme, son couplage avec les mafias, l'extension rapide de son audience, et on prend alors conscience que l'Iran, par sa politique clairement hostile au terrorisme d'aujourd'hui, par même son rigorisme religieux, qui canalise l'islamisme dans des voies contraires au fanatisme sunnite et encadre de près les pulsions religieuses (un peu comme le Maroc le fait à sa manière), est à présent un élément majeur possible de la stabilité du monde face aux forces de destruction. L'armée n'a pas de capacités d'action extérieure durable, mais l'Iran a les moyens politiques d'un État puissant.

En outre, jusqu'à présent, ce pays a scrupuleusement tenu les engagements souscrits en juillet sur le dossier nucléaire. Son président, M. Rohani, incarne une ligne réformiste, certes prudente et pragmatiste, et certes interne au cercle initial des proches de l'Ayatollah Khomeiny, mais il n'en symbolise pas moins une transformation en cours qu'il convient d'encourager.

Et puis, plus crûment, il n'est pas bon de laisser un pays d'une telle importance géostratégique dériver loin de la concertation internationale : son retour dans le concert des nations est en soi une bonne chose, et peut de surcroît aider à gérer mieux un certain nombre de crises assez graves dans toute la région du Levant.

De toutes manières, qu'on soit adepte du *Timeo Danaes et dona ferentes* ou du « *Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle, ma fortune va prendre une face nouvelle* », la vérité toute simple est que les Etats-Unis ont décidé que l'Iran serait un pays respectable pour tout un ensemble de raisons qui les regarde, et que ce retournement du pouce impérial a tout bonnement changé la donne. À malin, malin et demi, et s'il est tout à fait possible que l'Iran joue un jeu à plusieurs bandes dont nous pourrions être les dupes, il est parfaitement certain que l'Amérique joue cyniquement un jeu à double détente, qui consiste à traiter désormais l'Iran en interlocuteur, mais à imposer des restrictions à quiconque s'y est rendu, de sorte que toute entreprise qui voudrait s'y déployer doit encourir le risque de gros ennuis avec les USA. Cela revient à confier aux USA la clé de l'accès à l'Iran, et l'on peut bien prévoir qu'ils sauront en user d'abord au profit de leurs propres intérêts. Toute la question est donc de savoir quels sont les nôtres, et de qui nous choisissons de partager les priorités, ou à qui nous sommes en mesure de faire partager les nôtres.

Naturellement, on pourrait bien passer outre au magistère américain, mais il est assez instructif de constater combien l'opinion, et les gouvernements avec elle, ont laissé sans réagir l'Amérique infliger de très lourdes amendes à des banques ou entreprises qui, commerçant avec l'Iran, avaient

eu le tort de le faire en dollars, s'exposant alors à tomber sous le coup de la loi américaine telle que les Américains en décident l'extension. De facto, en dépit des règles de l'OMC, les USA exercent un pouvoir léonin par la simple menace de fermer leur marché à qui ne passerait pas sous leurs fourches caudines.

Que faire ? Ne rien faire étant exclus !

La question n'est donc pas tant de savoir s'il faut ou non engager des relations plus étroites avec l'Iran tel qu'il est, mais de veiller à ce qu'elles ne deviennent pas l'apanage discrétionnaire des Américains, qui n'avaient d'ailleurs pas attendu la fin de l'embargo pour nouer les contacts appropriés.

On n'est assurément pas passé par enchantement d'une époque d'aversion réciproque à une ère d'affection éternelle, et la relation à l'Iran restera longtemps difficile et complexe mais, d'une part elle promet des débouchés économiques intéressants, d'autre part elle répond au désir aujourd'hui prépondérant dans les relations internationales, celui de **la stabilité**. L'Iran était gravement déstabilisateur, le voici devenu facteur de consolidation. Cette considération est aujourd'hui si haut dans l'ordre des priorités qu'elle vient occulter l'inquiétude qu'il inspirait de par sa propension à l'outrance religieuse, dont

Montesquieu avait montré qu'elle était par nature source des pires égarements. Son islamisme, qui effrayait hier par son emportement révolutionnaire, est devenu rassurant à proportion de la capacité qu'on lui prête de maîtriser ses comportements, par contraste avec de nouvelles formes nettement plus erratiques de fanatisme djihadiste en train de proliférer un peu partout. La réalité n'a peut être pas substantiellement changé, mais le système de repères dans lequel on la lit s'est déplacé.

Quoi que l'on pense en tout cas des arrière-arrière pensées des dirigeants iraniens, ou des aléas d'un système de pouvoir peu déchiffrable, l'Iran est là, tel qu'il est aujourd'hui, et l'enjeu n'est plus le *pourquoi* ni le *si* il faut y aller ou pas, mais le *comment* et le *quo usque*.

Impressions soleil levant

Le 14 juillet 2015 lève une aube imprévue sur un monde inattendu. Les Iraniens s'étaient habitués, en 37 ans, à vivre en marge du monde, et le monde avait peu ou prou perdu le contact avec cette réalité iranienne si atypique. Tant que la séparation opérait, les deux parties savaient chacune quelle partie jouer. Du jour où tombe le voile entre l'Iran et l'Occident, tous deux se retrouvent un peu déconcertés, au seuil d'une nouvelle étape à imaginer.

Chacun comprend qu'un nouveau logiciel est en cours d'installation sur la carte mère de l'Iran, mais personne n'en connaît encore le code ni les performances, pas plus les Iraniens que les autres d'ailleurs. Mal connaître l'Iran était un inconvénient mineur quand il était admis qu'il ne fallait surtout pas s'y investir, mais devient un embarras lorsque l'heure est à entrer en coopération avec lui, qui est réciproquement dans la même position.

On peut donc sans se tromper prévoir qu'une phase d'apprentissage, de test, d'apprivoisement sera nécessaire de part et d'autre. Les Iraniens et le monde extérieur ont hérité de deux histoires

différentes pour rendre compte du dernier tiers du XX^e siècle, et *s'entendre* n'en est encore qu'à vouloir dire *recevoir et décoder le message de l'autre*, pas vraiment encore le *comprendre*.

Renoncer aux idées simples sur l'Orient compliqué

C'est d'autant plus difficile que chacun dispose d'un prêt-à-penser à écouler en solde : La fierté iranienne, nourrie de plusieurs millénaires de civilisation brillante, entretient un mélange de défiance, de condescendance et de fascination inavouée envers l'Occident, jugé seul à sa hauteur et cependant insupportablement dominateur ; en retour, l'Occident conjugue ignorance et arrogance envers un peuple dont il pressent l'antique éminence mais qu'il range dans la catégorie des nations islamiques de l'Orient compliqué.

En particulier, on y est tenté de tout expliquer par la guerre de religion qui règnerait entre Chi'ites et Sunnites, alors que la situation au Moyen Orient résulte d'un jeu de dominos bien moins glorieux : lorsque le Shah abdiqua entre les mains d'une révolution républicaine laïque, sympathisant avec cette URSS qui allait six mois plus tard envahir l'Afghanistan, le réflexe de guerre froide conduisit les USA à déployer, de l'Algérie au Pakistan, le contre-feu d'un réseau de prédicateurs salafistes financés et procurés à leur demande par l'Arabie Saoudite.

L'armature du clergé en Iran d'une part, et cette sorte de Sainte Alliance anti-iranienne d'autre part, allaient donner sa chance à une transformation de la révolution républicaine et nationaliste en République islamique intégriste chi'ite, qui chercherait naturellement ses alliés parmi les populations chi'ites du voisinage, au Liban, en Irak, au Yemen, sans trop se soucier d'authentiques affinités religieuses, par pure réaction stratégique.

En interprétant, pour s'en plaindre, la carte du Moyen Orient selon un clivage confessionnel entre deux branches de l'Islam, l'Occident inverse l'ordre des facteurs : C'est sa propre stratégie de guerre froide qui a induit ces affrontements, auxquels l'histoire longue apporte sans aucun doute un combustible qui ne demandait qu'à s'enflammer, mais qui n'étaient pas du tout dans l'air du temps avant 1979, et que l'Iran n'a pas cherché à déclencher. Sa révolution et son ombrageux sens de l'intérêt national multimillénaire de la Perse éternelle avaient bien plutôt besoin de paix que de ferrailler au service d'un prosélytisme religieux dont la spécificité n'était pas alors un enjeu brûlant.

*« Toute la piété du monde ne peut empêcher
que les affaires ne soient les affaires »¹*

Laissant reposer cette grille d'analyse trop sommaire, il faut chercher à comprendre le désarroi

1. Charles de Gaulle, Mémoires de Guerre, à propos du cardinal Spillman à qui il rend visite à New York.

des Iraniens devant la situation nouvelle, plutôt que de leur prêter des certitudes rudimentaires. Le Chi'isme, le nationalisme, sont des éléments stables et anciens de leur histoire, surtout le second². Ce ne sont pas des variables nouvelles qui expliqueraient des évolutions récentes.

Ce qui a changé brutalement, c'est le ciblage de l'ennemi. Le peuple tout entier était réceptif, surtout depuis Mossadegh³, à l'idée que l'étranger était l'ennemi de la nation iranienne, opprimée, humiliée, pillée. L'histoire leur donnait raison à toutes les échelles. Prendre l'Amérique pour le Grand Satan allait assez facilement de soi. C'était même un ferment d'unité du peuple, probablement plus efficace que l'adhésion exigée à une même foi.

2. Il faut rappeler que l'Iran n'est devenu Chi'ite à 90% que par une sorte de conversion collective imposée au XVI^e siècle par le premier souverain de la dynastie safavide, Ismail 1er (1487-1524). Jusque là il était principalement sunnite, en dépit d'une implantation précoce du Chi'isme notamment à Qom, mais surtout encore très profondément marqué jusqu'à nos jours par une tradition religieuse beaucoup plus ancienne et diverse, tolérante envers des cultes venus d'ailleurs (juifs, nestoriens, etc.). Aujourd'hui encore, le pays compte des minorités non musulmanes (Chrétiens, Juifs, Zoroastriens, 2 % de la population) qui y vivent en plus grande sécurité que dans nombre de pays musulmans.

3. En 1953, la CIA et les britanniques fomentèrent un coup d'état qui renversa le premier ministre Mossadegh, coupable d'avoir nationalisé les puits de pétrole. Le pouvoir du jeune Shah, établi sur la base de cette ingérence étrangère humiliante et brutale, en reçut un discrédit originel dont il ne devait jamais se remettre, tandis que la haine de l'Occident impérialiste venait prendre dans le cœur des Iraniens l'admiration et l'envie que leur inspirait celui-ci depuis au moins la révolution industrielle. Une grande partie du soutien unanime que le peuple iranien apporta en 1979 à l'Ayatollah Khomeyni s'enracine dans cet épisode resté brûlant comme un affront jamais lavé. La population, certes musulmane à 98 %, n'était alors pas plus religieuse que cela. Par contre elle était ardemment nationaliste et animée par le sentiment de l'offense subie. Elle se rangea derrière le clergé, parce que ce dernier était la seule force en mesure de prendre sur le champ le relai de l'appareil d'État renversé qu'on associait à cette humiliation ancienne dont il s'était fait le complice répressif depuis lors.

Il s'agit maintenant d'adopter un point de vue inverse, ce qui ne va pas de soi si soudainement à l'échelle de 80 millions de citoyens élevés dans l'idéologie contraire, et ce d'autant moins que cette sympathie nouvelle n'est censée ne valoir que dans l'ordre économique : culturellement, religieusement, éthologiquement l'Occident sent toujours autant le soufre dans l'idéologie officielle. Autant cet exercice de corde raide casuistique peut enchanter des élites virtuoses de l'acrobatie intellectuelle, autant il laisse le peuple incertain.

Tout le monde comprend bien que l'extérieur a cessé d'être combattu par le gouvernement, et qu'on peut désormais en rêver plus ouvertement, voire s'en inspirer, mais il n'est toujours pas très clair jusqu'à quel point : non seulement le pouvoir et ses Gardiens de la révolution restent nerveux et imprévisibles quant aux limites à ne pas franchir, mais dans l'épaisseur même de la société l'inertie de la résistance au renouveau est diffuse. Chacun se méfie donc et ne franchit qu'avec beaucoup de circonspection la porte qu'on lui dit désormais ouverte. Il faudra de longues années avant que ce qui a été ressenti comme un changement majeur ne commence simplement à se manifester comme une prudente inflexion à l'échelle du pays, et cela n'ira pas sans des remous en sens contraires jusqu'à ce que le changement devienne à la fois réel et assimilé.

L'Iran n'est pas la Chine : comparaison n'est pas raison

Le parallèle avec la Chine ne peut servir d'exemple. En Chine, la transformation a paru à la fois rapide et unanime, moyennant une bonne part d'illusion et de complaisance. Mais en Iran, il n'y a pas de PCC pour animer, diriger, canaliser la transformation, et la société est sensiblement plus diverse. Chaque Ayatollah par exemple n'a de comptes à rendre qu'au Très Haut et à la communauté des savants en religion. Le Guide suprême n'est même pas considéré par eux comme le plus qualifié d'entre eux. La tradition chi'ite privilégie la discussion, la spéculation intellectuelle, et se définit même comme le contraire de l'unité doctrinale qui est étymologiquement la souche du *sunnisme*.

Cela sous-tend une propension plus affirmée à la démocratie, ou du moins à la liberté personnelle. À quoi s'ajoute la confusion dans les pouvoirs eux-mêmes : quand des miliciens *bassijis*, islamistes radicaux, décident de donner l'assaut à l'ambassade saoudienne en janvier 2016, le colonel préfet de police chargé de l'ordre public n'ose pas élever son autorité contre ce projet, si bien que le gouvernement n'est pas obéi. Assez curieusement, dans ce pays si jacobin, à qui l'on doit l'invention de la gouvernance cinq siècles avant notre ère, le caractère composite des pouvoirs laisse régner

une confusion suffisante pour que le changement reste amorti par des adhérences, des frictions, des inerties qui en dissipent la dynamique.

L'an 2015 est ainsi peut-être le premier de l'après-Shah définitif, mais c'est aussi l'année zéro du changement à venir : à l'orée de temps probablement nouveaux, les Iraniens qui les ont tant désirés ne savent pas trop comment y entrer de plain-pied. La fin du purgatoire les a pris de court, et il faudra beaucoup de temps pour reconfigurer l'idée du paradis en phase avec le nouveau logiciel collectif mis en service.